

Lavigne, Marie et Michèle Stanton-Jean. *Joséphine Marchand et Raoul Dandurand. Amour, politique et féminisme*. Montréal, Boréal, 2021, 389 p.

Sophie Doucet

Volume 76, numéro 3-4, hiver–printemps 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107261ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107261ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doucet, S. (2023). Compte rendu de [Lavigne, Marie et Michèle Stanton-Jean. *Joséphine Marchand et Raoul Dandurand. Amour, politique et féminisme*. Montréal, Boréal, 2021, 389 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 76(3-4), 217–220. <https://doi.org/10.7202/1107261ar>

décrivant l'organisation sociale des colonies et les conflits entre les élites libérales, les représentants du clergé et les colons, Lagrange explore des facettes encore peu connues de l'histoire sociale de la colonisation au 19^e siècle. Même s'il affirme ne pas vouloir en faire « une analyse de la colonisation en général » (p. 1), son livre nous éclaire sur les spécificités, les similitudes et les contradictions de la colonisation de l'Outaouais et des Laurentides par rapport à d'autres régions à la même époque.

Une autre contribution importante de cet ouvrage est d'avoir pris en compte les conséquences du projet de colonisation sur les Premières Nations. Labelle, tout comme la plupart de ses contemporains, était en effet animé par l'« état d'esprit prévalant au XIX^e siècle où la création du Canada passait par l'appropriation des terres des peuples autochtones » (p. 130). Comme Lagrange le démontre, pour les Anicinabek, cette doctrine inhérente à la colonisation eut des conséquences significatives sur l'accès au territoire et aux ressources. Sans restreindre son analyse aux relations conflictuelles qui en découlèrent, l'historien s'applique à décrire les moyens que déployèrent les Anicinabek pour y résister. Même si ces parties auraient pu être plus étayées et s'appuyer davantage sur l'historiographie, en prenant en compte la question du colonialisme, l'historien se distingue ainsi d'une historiographie qui a longtemps refusé de le reconnaître.

On peut dire en somme que, malgré ses faiblesses, *Le pays rêvé du curé Labelle* est une monographie d'histoire régionale qui ancre dans une analyse fine et locale l'étude de la mise en œuvre du projet de colonisation et qui pourra offrir des cas éclairants à qui souhaitera documenter ce phénomène plus large à l'échelle du 19^e siècle québécois.

Jean-Philippe Bernard
Université de Toronto

Lavigne, Marie et Michèle Stanton-Jean. *Joséphine Marchand et Raoul Dandurand. Amour, politique et féminisme*. Montréal, Boréal, 2021, 389 p.

Même si cet ouvrage est classé « biographie » chez l'éditeur Boréal, ce n'en est pas tout à fait une. Ici, Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean s'attachent à nous décrire la vie non pas d'une, mais de deux personnes qui forment un couple marié, Joséphine Marchand (1861-1925) et Raoul Dandurand (1861-1942). Une démarche originale, qui permet d'approfondir la compréhension historique que l'on se fait de personnages publics, grâce à l'ouverture obligatoire vers leur vécu intime. L'approche est rendue

possible par la riche documentation autobiographique que le couple Dandurand a laissée.

Les historiens (en particulier des femmes et du monde politique) connaissent déjà relativement bien Marchand et Dandurand. La première, féministe et journaliste, a créé et dirigé l'ancêtre des magazines destinés aux femmes, *Le Coin du feu* (1893-1896). Le second, homme politique et diplomate libéral, a siégé au Sénat canadien et a été délégué du Canada à la Société des nations, qu'il a aussi présidée. (Il donne aujourd'hui son nom à une chaire de recherche en études stratégiques et diplomatiques de l'UQAM.) Tous deux ont laissé des « écrits de soi » qui se sont vus publiés bien après leur mort : Joséphine Marchand un savoureux *Journal intime* (Éditions de la Pleine Lune, 2000) et Raoul Dandurand des *Mémoires* (Presses de l'Université Laval, 2000 aussi). Les études éparses portant sur Joséphine Marchand depuis son décès, en 1925, se sont penchées essentiellement sur sa participation au féminisme et sur sa contribution littéraire. Celles concernant Raoul Dandurand se sont surtout intéressées à son apport à la diplomatie canadienne. Or, ni la femme de lettres ni le diplomate n'avait encore fait l'objet d'une biographie.

Le projet des autrices Lavigne et Stanton-Jean (deux des membres du Collectif Clio, auquel on doit la publication de *L'histoire des femmes depuis quatre siècles* en 1982) était d'abord de faire la biographie de Joséphine Marchand, personnage qui gagnait à être revisité pour être mieux compris. Mais à la lecture de quelque 700 lettres échangées par la journaliste avec Raoul Dandurand et conservées depuis 2010 à la Société d'histoire d'Outremont, en découvrant leur « grande connivence », l'interdépendance de leurs destins leur est apparue comme un bon fil conducteur. Les autrices ont su exploiter finement leur idée.

En effet, en retournant aux sources (notamment les versions originales du journal intime et des mémoires — qui diffèrent des versions publiées — et des centaines de lettres, échangées entre eux et avec des parents, amis et collègues) et en s'appuyant habilement sur les études à leur disposition (en histoire, science politique et littérature), les autrices ont su tisser un récit qui conjugue les deux destins. Joséphine Marchand et Raoul Dandurand, soutiennent-elles, n'ont pu accomplir ce qu'ils ont accompli qu'« en s'appuyant, en s'épaulant et en étant aussi visibles et engagés l'un que l'autre » (p. 11), donc en étant ensemble. Ressortent de l'ouvrage l'agentivité de Joséphine Marchand et la grande sensibilité de Raoul Dandurand, qui viennent approfondir la compréhension des rapports de genre dans la bourgeoisie libérale au tournant du 20^e siècle.

Certains chapitres revisitent des épisodes déjà connus ; c'était essentiel dans le cadre d'une synthèse biographique. D'autres apportent vraiment des éléments nouveaux. Nous avons particulièrement apprécié les chapitres qui éclairent les zones restées dans l'ombre de la vie de Joséphine Marchand. En effet, si ses années de jeunesse (ses angoisses face au mariage, ses débuts littéraires) étaient connues, de même que ses années de journalisme et son engagement féministe, l'importance de son engagement dans l'œuvre des livres gratuits et le fonctionnement de l'œuvre elle-même – un système de distribution de livres dans les campagnes – sont enfin mieux éclairés. On mesure aussi davantage sa contribution comme écrivaine, notamment dramaturge. Était aussi moins connu le combat qu'a livré Joséphine, au début du 20^e siècle, pour une politique publique dans le domaine des arts (elle plaide notamment dès 1901 pour la création d'un conservatoire national). Surtout, les dernières années de la vie de Joséphine restaient enrobées de mystère. On la savait malade, mais cette biographie montre que sa maladie des reins la clouait souvent au lit ou l'obligeait à se déplacer en fauteuil roulant. Ne pouvant plus accompagner son mari, dont les fonctions gagnaient en importance sur le plan international, à la Société des nations, elle restait à la maison, mais leurs lettres témoignent d'un amour et d'une estime mutuelle qui ne se sont jamais démentis.

En ce qui concerne Raoul Dandurand, on connaissait bien le libéral modéré qui a accompagné les premiers ministres Félix-Gabriel Marchand (son beau-père), Wilfrid Laurier et Mackenzie King dans les arcanes du pouvoir, mais on mesure mieux, grâce à cet ouvrage, son influence politique. On connaissait le pacifiste, le progressiste, l'anticlérical, le diplomate et le fondateur du Collège Stanislas, mais beaucoup moins... le féministe. En effet, le chapitre 10, « Raoul, le féministe », fait découvrir un homme qui, lors d'une séance du Conseil national des femmes de 1913 où son épouse, malade, n'a pu se présenter pour prononcer son allocution, s'est présenté à sa place. Cette anecdote en dit long sur l'estime dans laquelle il tenait le combat féministe de sa femme. Dandurand s'engagera activement pour l'admission des femmes à la profession juridique, dans la foulée de l'affaire Annie Langstaff, en 1915, et pour le droit de vote des femmes en 1918 : « Si seules les parentes de soldats auront le droit de vote, ne serait-il pas logique de n'accorder le droit de vote qu'aux soldats et d'en priver les civils [hommes] ? », a-t-il dit (p. 295).

Utile, cette double biographie fait le point sur les destins de deux personnages marquants de l'histoire québécoise du tournant du 20^e siècle. Deux personnes qui ont œuvré toute leur vie, main dans la main, à redonner

une fierté, une dignité, une place dans le monde aux Canadiens français, en valorisant l'éducation et la culture. Ils se savaient privilégiés, ils se savaient influents, ils souhaitaient utiliser ce capital à bon escient. En cherchant à comprendre « comment s'est construite entre ces deux êtres une relation faite d'autonomie, de tendresse et d'ambition de changer le monde » (p. 12), en s'appuyant sur des sources autobiographiques qui leur permettent de naviguer entre vie publique et vie privée, les autrices s'inscrivent subtilement (et sans le dire de cette manière) dans le courant de l'histoire des émotions. Leur approche sensible aide à comprendre de manière plus précise, plus juste et plus nuancée l'expérience de protagonistes inscrits dans une époque, et par-là, d'appréhender de manière plus fine un espace-temps révolu.

Sophie Doucet
Chercheuse indépendante

Le Corguillé, Fabrice. *Ancrages amérindiens. Autobiographies des Indiens d'Amérique du Nord, XVIII^e-XIX^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021, 276 p.

Si, à l'évidence, la parole « amérindienne » a eu pour principal relais la tradition orale, il ne faudrait pas perdre de vue qu'elle a su s'adapter très tôt au contexte de la colonisation et emprunter à l'occasion les formes et les usages de la culture européenne. Fabrice Le Corguillé entreprend de le montrer en s'intéressant aux premiers écrits produits par les Autochtones américains qui sont, pour l'essentiel, des récits autobiographiques. Dans une démarche qui relève à la fois de l'ethnologie, de l'anthropologie et de l'histoire, voire de l'archéologie, l'auteur cherche à exhumer une « indianité » hypothétique, telle qu'elle se donne à lire dans les premiers récits de vie composés aux 18^e et 19^e siècles, écartant d'emblée du corpus les ouvrages rédigés en collaboration pour privilégier l'expression la plus directe possible, même si elle adopte la langue du colonisateur.

Cette apparente concession à la culture de l'autre peut sembler participer d'une irrésistible assimilation, cependant l'auteur suggère qu'elle n'est pas vécue comme un processus d'acculturation, mais s'inscrit au contraire dans une volonté d'adaptation qui permet à l'Autochtone de mieux s'approprier son histoire. Il passe en revue pas moins d'une trentaine de récits autobiographiques pour en retenir au final sept de cinq auteurs différents, cherchant tour à tour chez le Mohegan Samson Occom, le